

SUJET D'EXAMEN DE 2^{ème} SESSION Semestres 2-4-6

Année universitaire 2021 – 2022

Intitulé de l'épreuve : Histoire, épistémologie et didactique de la géographie

Semestre : 6

Nom de l'enseignant : M. GAUTIER Julien

Licence : Histoire

Modalités et durée de l'épreuve : Evaluation sur documents (2h)

Document et/ou matériels autorisés : Aucun

P 1/3

Sujet

Attention, la forme et la qualité de l'argumentation seront pris en compte pour 5 points sur la note finale. Pensez donc à vous appliquer dans la manière d'amener vos idées. La paraphrase sera sanctionnée. Une dizaine de lignes minimum et une vingtaine de lignes au maximum sont attendues par question.

Document d'analyse : Armand Frémont, La région, espace vécu, 2^{ème} édition, Flammarion, 1999, p°7-12

« La première édition de ce livre a été publiée en 1976 et rédigée en 1974, il y a 25 ans. La géographie française était alors en pleine effervescence, quelques années après 1968 qui avait ébranlé bien des certitudes, y compris des dogmes intellectuels. Roger Brunet avait édité le premier numéro de la revue *L'Espace géographique* en 1972 ; il poursuivait ainsi un long parcours de recherche, théorique et pratique, sur l'organisation de l'espace, en se démarquant des méthodes et des objectifs d'une géographie classique. De plus jeunes géographes, sous l'impulsion principalement de Jacques Lévy, lançaient en 1975 *Espaces Temps*, encore plus théorique et explicitement marxiste à l'époque, tandis que d'autres rassemblaient leurs expériences d'analyses « quantitatives » autour du groupe « Dupont » (...). Paul Claval, première signature de *L'Espace Géographique*¹, poursuivait un inlassable travail d'éveilleur, de théoricien et de philosophe de la géographie contemporaine. Et, dans ce concert, Yves Lacoste lançait une bombe en 1976 : *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*.

La géographie classique, c'est à dire l'« l'école française », inspirée de Vidal de la Blache, était alors, il est vrai, dans une impasse aussi bien théorique que pratique, si ce n'est politique. Théorique, par le refus précisément de toute théorisation, par le dogme du « terrain », c'est-à-dire d'une pratique sans véritable renouvellement, par une défiance

maladive à l'égard des autres sciences humaines et sociales, par les prétentions, au demeurant dérisoires, à s'autoproclamer « discipline de synthèse », en définitive par l'enfermement intellectuel. Pratique aussi, par le faible renouvellement des thèmes, par la prééminence de la géographie dite « physique » de plus en plus détachée de la géographie « humaine » par l'impuissance de la plupart des géographes à participer au mouvement nouveau de l'aménagement du territoire, enfin par le désintérêt profond des étudiants à l'égard d'une discipline sans véritable renouvellement et d'un enseignement souvent sclérosé. Mais, au sein de l'université, l'impasse était aussi politique, le pouvoir appartenant aux anciens et la critique aux modernes, comme il se doit. Cela s'appelle une crise. Vingt-cinq ans après, elle n'est pas vraiment achevée.

Dans ce contexte, la géographie dite « régionale », c'est-à-dire celle consistant à étudier les « régions », était comme oubliée, ce qui ne manquait pas d'être paradoxal alors que la région et la géographie régionale se trouvaient au cœur de la pensée et des applications de Vidal de la Blache et de ses élèves. Mais il était convenu que la géographie des régions traversait une crise de renouvellement, les anciens pour le déplorer sans vraiment réagir, les modernes pour s'interroger sans véritablement conclure. En fait, la « région », notion fondamentale de l'école française de géographie, s'accordait fort mal aux grands courants intellectuels qui traversaient alors, et qui traversent toujours plus ou moins, les débats des anciens et des modernes. Les géographes anglo-saxons, inspirateurs de beaucoup de novateurs, Paul Claval ou Antoine Bailly par exemple, se sont toujours désintéressés de cette entité typiquement française. Le marxisme ne fournissait aucune clé, à moins d'en torturer l'esprit et la lettre, ce à quoi peu se risquaient. La pensée économique, dominante alors de manière quasi absolue, trouvait plus de facilité à se développer sur des abstractions comme l'« espace » et l'*homo oeconomicus* que sur des combinaisons lourdes et complexes, les régions. Au fond, celles-ci avaient épuisé leurs charmes auprès des classiques de la géographie sans pouvoir être encore pénétrables à de nouvelles analyses. Il était bon, plus facile ou plus efficace, de chercher ailleurs.

C'est dans ce contexte que j'ai écrit *La région, espace vécu*. J'essayais d'y concilier le recours à des notions classiques de la géographie française, la région mais aussi la combinaison géographique, à l'apport considérable des sciences humaines et sociales, particulièrement de la psychologie, de l'anthropologie, de la sociologie ainsi que de l'analyse économique explicitement reconnue. J'y introduisais une nouvelle notion « l'espace vécu », à la suite et un complément de mon ami Jean Gallais avec lequel j'avais collaboré, et en parallèle à des recherches assez proches de géographes anglo-saxons. La région, me semblait-il et me semble-t-il toujours, reprenait son sens et méritait plus que jamais analyse si elle n'était pas réduite à un objet en soi et allant de soi, *a fortiori* à une entité strictement économique parmi d'autres. Elle devait être restituée et resituée dans toute sa complexité et particulièrement sous le regard des représentations que les hommes-habitants pouvaient en avoir. Il s'agissait avant tout de reconnaître ceux-ci comme des sujets actifs et pensants de leur propres territoires de vie, ce qu'une « pensée unique » de l'époque, malgré les oppositions apparentes, me semblait oublier.

Un quart de siècle plus tard, l'« espace vécu » n'est pas mort ! Sous des dénominations variées, beaucoup de géographes, français ou étrangers, et d'assez nombreux chercheurs d'autres disciplines ont apporté une vaste contribution à la compréhension des rapports des hommes aux lieux en tenant compte des « cartes mentales », des « comportements » de la « perception » ou des « représentations », de la « culture », au sens le plus profond et le plus complet de ce terme... Ces démarches qui inventent ou réinventent de nouvelles géographies (une géographie des représentations, des comportements, de la perception, une géographie culturelle, etc.) reprennent rarement l'expression et la problématique de l'« espace vécu », mais toutes s'en approchent peu ou prou, plus réductrices dans certains cas, plus ouvertes dans d'autres... (...).

L'univers scientifique des géographes a beaucoup changé, avec l'effritement puis l'implosion du marxisme, les limites reconnues de la géographie quantitative, l'émergence de la géopolitique, le développement très affirmé par Roger Brunet et l'équipe Reclus d'une science géographique fondée sur l'analyse des systèmes spatialisés. L'« espace vécu » a

cheminé entre ces tendances, sans rejet mais aussi sans véritable reconnaissance. S'il fallait choisir entre des écoles, c'est plutôt entre une géographie dite « humaniste » et une autre dite « sociale » qu'il faudrait faire. La première, d'inspiration anglo-saxonne, privilégie avant tout le sujet, c'est-à-dire l'homme dans son individualité, voire sa spiritualité, en réaction à des recherches tenues pour trop objectives, trop matérialistes, trop mécanistes... La seconde, développée d'abord en Allemagne puis en France, et notamment dans la France de l'Ouest sous l'impulsion de Jacques Chevalier, de Robert Hérim et de Jean Renard³, associe les rapports sociaux à ceux qui se tissent entre les hommes et les lieux. La notion d'« espace vécu » apparaît très féconde dans le premier cas, moins évidente dans le second. Malgré tout, c'est bien la deuxième démarche qui me semble personnellement la plus utile à des avancées scientifiques, y compris pour mieux approfondir ce qu'est l'« espace vécu », car elle se fonde sur une conception des hommes en société qui me semble incontournable en géographie, beaucoup plus, en effet, une science des hommes sur la terre qu'une science de l'Homme idéalisé. Quoiqu'il en soit, un vrai débat se trouve ouvert sur la primauté en géographie du social sur l'individuel, du collectif sur le singulier. Sans jamais oublier l'Homme, j'ai très raisonnablement choisi le social.

Mais, tout autant et peut-être plus que la littérature des géographes, le monde lui-même et les hommes qui le peuplent ont beaucoup changé en un quart de siècle. Chacun ressent une accélération de l'histoire qui ne peut laisser la géographie inerte. (...). Cependant, la deuxième partie mérite plus d'attention, car c'est le cœur du livre et c'est aussi probablement là que se situent le plus fortement les changements contemporains, de la maison à la région, de l'intime à l'universel : les lieux, les espaces sociaux, les régions, les grands espaces... C'est donc cette partie que je crois utile de relire, si ce n'est de réécrire en préface à la deuxième édition, mais en inversant l'ordre de la présentation. Des mots de 1976 semblent en effet quelque peu s'effacer, « nations », « civilisations », « régions », « espace vécu », tandis que d'autres s'imposent : « mondialisation », « métropoles », « territoires » ...

Les conceptions les plus solides des géographes vacillent avec les incertitudes qui nous pressent. Pour autant, notre propos est de retrouver sans cesse, dans ce désordre, une géographie lisible. »

¹ : P. CLAVAL, La réflexion théorique en géographie et les méthodes d'analyse, *L'Espace géographique*, n°1, 1972

² : Y. LACOSTE, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Maspero, 1976

³ : J. CHEVALIER, A. FREMONT, R. HENIN, J. RENARD, *Géographie sociale*, Masson, 1984

Questions

- 1) Replacer l'auteur et la première édition de l'ouvrage dans l'histoire de la géographie française. Expliquer en quoi la vision d'Armand Frémont et de ses collègues diffèrent de la vision « classique ». 2,5 pts
- 2) Expliquer la manière dont la géographie classique fonctionne et préciser les défauts avancés par Armand Frémont. 2 pts
- 3) Expliquer la notion d'« espace vécu » et replacer le contexte dans la géographie française. 2,5 pts
- 4) Donner une définition de la notion de région. Montrer les difficultés de définitions de cette notion. 2 pts
- 5) Comment Armand Frémont cherche à présenter la notion de région ? Expliquer l'évolution du concept au cours de l'histoire de la géographie française (exemples à l'appui). 3 pts
- 6) Expliquer en quoi cette phrase illustre un changement dans la manière de se représenter le monde aujourd'hui : « Des mots de 1976 semblent en effet quelque peu s'effacer, « nations », « civilisations », « régions », « espace vécu », tandis que d'autres s'imposent : « mondialisation », « métropoles », « territoires » ... 3 pts